

WARD

I^{er} – II^e siècle

« *Fiction & Cie* »



Frédéric Werst

WARD

I^{er} – II^e siècle

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Ce livre est édité par Olivier Rolin.

ISBN : 978-2-02-103572-8

© Éditions du Seuil, janvier 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Mais le vide du mot « être », la disparition complète de sa force d'appellation, ce n'est pas là un simple cas particulier de l'usure générale de la langue ; en réalité, la destruction de notre relation à l'être comme tel est la raison véritable de l'ensemble de nos mauvais rapports avec la langue.

Heidegger

Le futur est ce qui a toujours existé et qui existera toujours.

Clarice Lispector

*Tous mes remerciements vont à mes amis
Arielle Lambert, Catherine Robert, Christophe
Fauchon et Roy Foo, ainsi qu'à Olivier Rolin
pour son soutien constant.*

Le livre que voici se présente comme une anthologie de la littérature d'un peuple imaginaire, les Wards. Dans les extraits qui la composent, j'ai cherché à évoquer ces gens, leur histoire, leur monde, leurs mythes, leurs idées, élaborant des genres littéraires, essayant des principes formels ou esthétiques, rêvant des poètes ou des prosateurs, des théologiens ou des philosophes – mais avant tout, c'est de l'invention d'une langue qu'il était question. Cette anthologie est en effet bilingue, et j'ai choisi de donner de ces textes, outre une traduction française, leur version originale dans la langue des Wards, le « wardwesân ».

Il y aura peut-être des personnes pour s'étonner qu'on puisse emprunter le détour d'une langue fictive au lieu de s'exprimer simplement dans son parler naturel. L'essence du projet cependant l'impliquait. Mais au-delà des motifs personnels et de l'intérêt que j'ai pris à ce jeu, on pourrait éventuellement lui trouver quelques raisons plus sérieuses, et quand bien même celles-ci ne seraient que rétrospectives.

Il paraît que tous les quinze jours une langue disparaît de la surface de la planète. Ce seul fait suffirait à justifier que la littérature puisse prendre la peine de penser, sinon de compenser, une telle déperdition. Je m'étonne quelquefois que mes contemporains, prompts à sémouvoir de la fonte des glaciers ou de l'extinction d'espèces animales, soient si peu inquiets de cette autre destruction, qui n'est peut-être pas moins significative, au sens où elle touche intimement à notre humanité. Et même sans considérer ces cas extrêmes, ne fait-on pas, à l'occasion, le constat d'un malaise dans l'usage de la langue, et à tout le moins d'un désamour assez répandu pour ce qui apparaît de plus en plus comme une technologie jetable vouée à la « communication », et de moins en moins comme la texture de notre parole ?

Le livre que voici n'appartient peut-être pas au domaine « français », n'étant pas d'abord écrit en français. Mais je crois qu'il relève encore du domaine « francophone », si l'on entend par-là, et sincèrement, le double attachement à la langue française et à la diversité linguistique. Ignore tout à fait si la littérature en France est entrée, comme quelques-uns nous l'assurent, dans sa phase de déclin, mais je suis certain que les littératures en

français, ailleurs dans le monde, connaissent une inventivité indiscutable. À n'en pas douter, ces francophonies tirent leur force de leur ouverture réelle à d'autres langues. Je suis de ceux qui espèrent que la langue française a toujours, et pour quelque temps, un rôle à jouer dans une époque où prévalent partout l'uniformisation, le spectacle et la marchandise : encore faudrait-il que les gens de la France se désintéressent un peu moins de leur langue, qu'ils se désintéressent un peu moins des peuples nombreux qui leur font l'honneur d'employer aussi le français. Quant à la France, contrée d'où cette langue, pour l'anecdote, a pris son essor, le français est désormais sa dernière chance. Et pour nous tous « frères humains », il y a cette évidence également aveuglante : qu'une langue unique s'impose un jour à tous, et il n'y aura réellement plus aucune langue, plus aucune culture, plus aucune humanité. Les zéloteurs du volapük seraient bien inspirés de s'en aviser. Car une langue n'est pas seulement un système de signes, c'est un système de valeurs ; et ce n'est pas seulement une vision du monde, c'est une production de monde.

Mais c'est assez de ces digressions. Avant tout autre chose, ce livre doit son existence au plaisir de la fiction, d'une espèce de fiction qui aura tenté d'inventer « une » littérature, dans l'espoir que de la littérature y ait lieu. Ce projet n'a pas d'intention parodique, même si, inévitablement, on pourra trouver des correspondances entre certains textes des Wards et bien d'autres : chacun verra les réminiscences qu'il voudra.

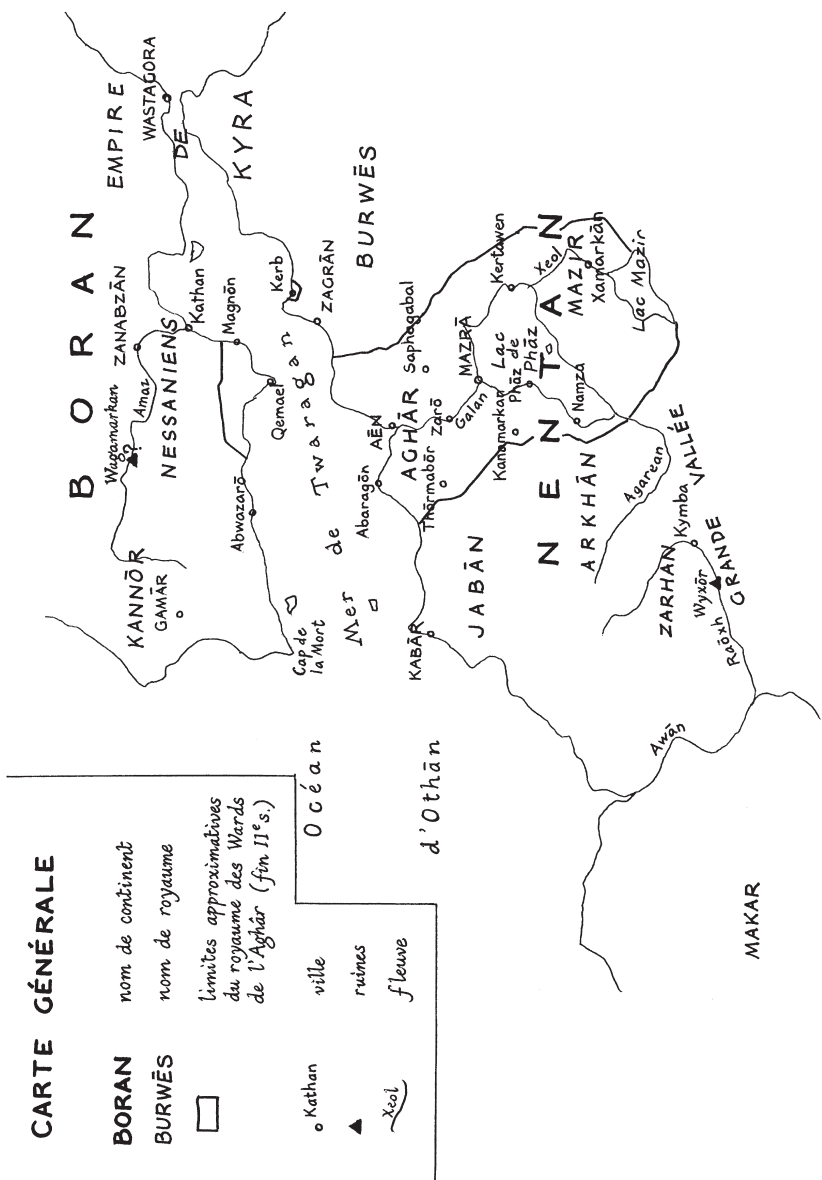
En ce qui concerne le wardwesân comme tel, j'ai tâché, dans la mesure du possible, d'éviter tout rapprochement avec des langues existantes, par exemple en créant le vocabulaire au hasard, ou en imaginant quelques particularités grammaticales dont je n'ai trouvé le modèle dans aucune langue que je connaisse. Pour le reste, je me suis laissé guider par l'inclination naturelle qui fait que, sans qu'on puisse en rendre compte de façon logique, on préfère telles lettres, combinaisons de lettres ou sonorités, à telles autres. Tout cela est certes bien subjectif, mais je serais heureux si le wardwesân réussissait à conserver, pour d'autres, quelque chose de suggestif. Et si, à tout le moins, cette langue pouvait se ressembler assez pour en devenir reconnaissable comme le sont toutes les langues, même inconnues, il me semble que je n'aurais pas tout à fait travaillé en vain. À cet égard, je dois néanmoins préciser que le wardwesân, tel qu'il apparaît dans les textes qui vont suivre, pourra présenter quelques variantes, historiques ou dialectales, mais qui seront signalées le cas échéant. J'ignore jusqu'à quand je poursuivrai ce travail, quoique j'en

ai le projet, mais si le présent volume doit avoir une suite, il est clair que la langue y sera sujette à de nouvelles transformations.

La présentation de cette anthologie est chronologique. Abstraction faite d'un rapide survol des temps archaïques, elle couvre une période qui correspond aux I^{er} et II^e siècles du calendrier des Wards. Chacun de ces siècles est précédé d'une introduction destinée à orienter le lecteur désireux de mettre en perspective les divers fragments de l'ensemble. De même, tous les textes sont accompagnés d'une notice plus ou moins développée, ainsi que des notes explicatives qui peuvent rendre un monde imaginaire plus compréhensible. J'ai en outre intercalé un petit nombre de notices en français pour des textes dont aucun extrait n'est reproduit. Dans tous les cas, les titres des œuvres figurent en wardwesân et en gras, sous le nom de leur auteur. À la fin du volume, j'ai joint un abrégé de grammaire ainsi qu'un lexique des termes les plus courants du wardwesân. Deux cartes géographiques complètent l'ouvrage. Ces différents outils ont pour visée principale la cohérence de l'ensemble, et je ne prétends pas qu'ils soient très utiles aux lecteurs.

J'ai souhaité que les traductions soient assez littérales, même si la grammaire du wardwesân rendait le mot à mot impraticable. Par exception, quelques textes poétiques ont été traduits en vers plus ou moins réguliers. Pour les autres, il se peut que les versions françaises « sentent » la traduction. Si jamais c'est le cas, on voudra bien me passer cette maladresse, et y voir plutôt un rappel de ce que ces textes sont pour ainsi dire étrangers, encore qu'ils ne soient de nulle part. Un souci constant m'a en effet guidé dans mon travail : faire que le monde des Wards soit à la fois autre et proche du nôtre. Mais dans quelle mesure ce monde est le même, dans quelle mesure ce monde est autre, ce sera au lecteur seul d'en juger.

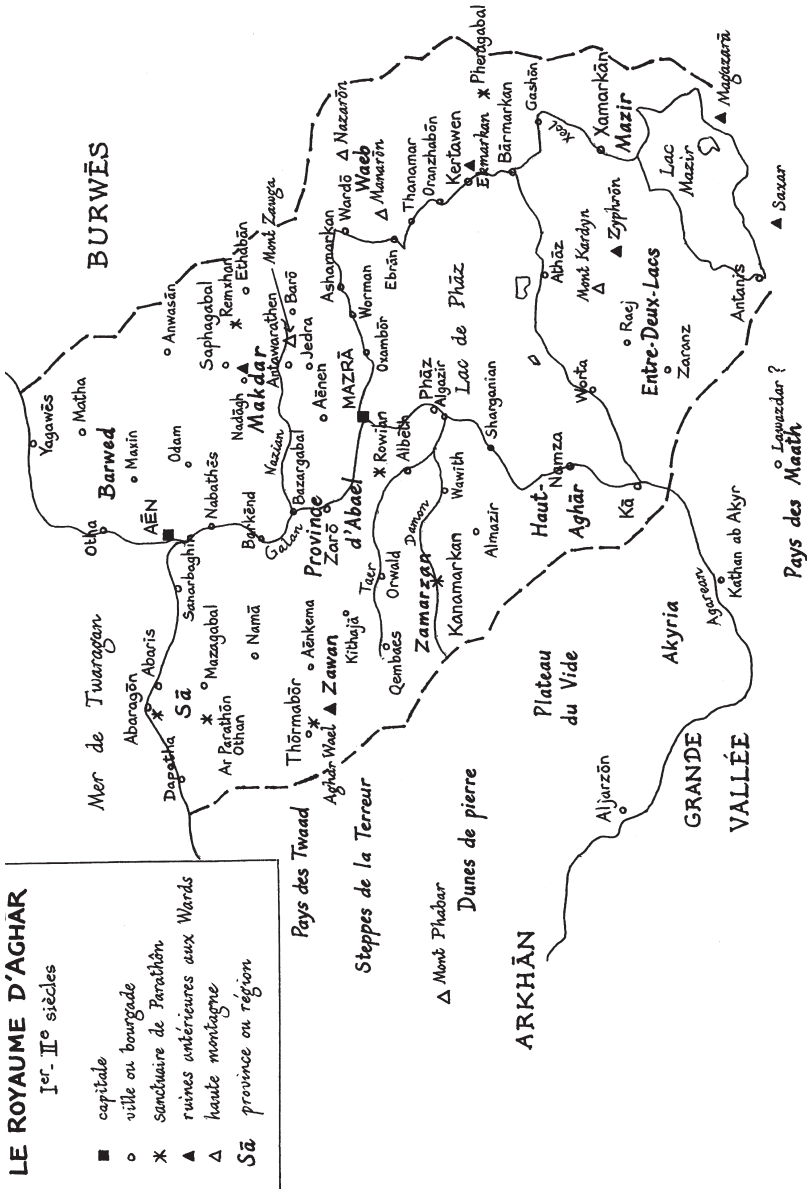
F.W.



LE ROYAUME D'AGHĀR

I^{er}, II^e siècles

- capitale
- ville ou bourgade
- * sanctuaire de Parathôn
- ▲ ruines antérieures aux Wardis
- △ haute montagne
- Sā province ou région



Avant Zaragabal

AVANT ZARAGABAL

Le propos de cette anthologie est de présenter la littérature des Wards installés sur le continent de Nentan, autrement dit dans le royaume d'Aghâr, à partir du début du 1^{er} siècle. En ce qui concerne l'histoire ancienne des Wards, soit la période qui précède l'avènement du roi Zaragabal, nous nous contenterons de signaler quelques traits généraux.

La connaissance du passé lointain de ce peuple est en effet rendue hasardeuse par la quasi-absence de sources sûres. Certes, il existe une riche tradition orale, souvent variée, voire discordante, mais les preuves écrites de cette histoire se trouvent en nombre très limité. Ce n'est qu'à partir du III^e siècle après Zaragabal, avec la découverte de manuscrits conservés à Zanabzân, que les Wards ont pu se faire une idée plus précise et plus juste de leur histoire. Néanmoins, l'interrogation sur l'âge archaïque de la nation a animé les historiens dès le 1^{er} siècle. Nous donnerons ici une rapide synthèse de leurs connaissances.

Les origines et la cité de Wagamarkan

Tous les Wards de l'Aghâr ont conscience de se trouver sur un continent qui n'était pas celui de leurs ancêtres : il ne fait aucun doute que la nation ait eu son berceau dans le Boran (le « continent du nord »), alors même qu'elle est installée dans le Nentan (le « continent du sud »). Il est généralement admis que les Wards du Nord ont été organisés, sans doute à partir du VI^e siècle avant Zaragabal, en un petit royaume situé dans la province d'Abzar, et centré autour d'une capitale nommée Wagamarkan. Mais cette origine, historiquement plausible, se double d'une légende très répandue, et selon laquelle les Wards seraient venus, en des temps plus reculés encore, d'une île nommée « Waga ». Évidemment, la parenté probable entre le nom de cette île et celui de l'ancienne cité a été notée par de nombreux auteurs.

De l'histoire de Wagamarkan on ne sait rien, si ce n'est que la ville a été attaquée par la cité impériale de Zanabzân : cette invasion, connue sous le nom de « guerre de Wagamarkan », est le premier événement marquant dont les Wards aient conservé la mémoire. On ignore sa date exacte, mais on pense que cette guerre a dû se dérouler vers l'an – 500, ou peut-être plus tard, au cours du V^e siècle avant Zaragabal. On pense que la cité de Wagamarkan a été entièrement rasée par l'ennemi. Du moins, on n'en connaît aucune ruine. La destruction de la ville a

entraîné la chute de la royauté, et un mouvement de migration vers la côte sud du Boran, le long de la mer de Twaragan.

Les cités du Boran et le « Grand Exode »

La première migration des Wards a donc correspondu à un déplacement de population dans les limites d'un même continent. Ce sont surtout les villes d'Abwazarô et de Wurgal qui, du fait de cette immigration, se sont développées entre le IV^e et le II^e siècle. Il semble que les Wards se soient alors organisés en cités-États aux dimensions réduites. L'administration de ces cités nous est pratiquement inconnue, mais quelques sources insistent sur le rôle politique des anciens clans aristocratiques (et notamment les Byrma, Garma, Kernemis, Kerwanis ou Uzeth), mais aussi sur le pouvoir des prêtres, et peut-être d'une mystérieuse caste de « mages ». On sait ainsi que les Byrma étaient dominants à Abwazarô, comme les Garma l'étaient à Wurgal.

Néanmoins, les hostilités avec la cité de Zanabzân n'ont pas pris fin avec la chute de Wagramarkan, et les Wards du Boran ont été continuellement en butte à des attaques de l'empire voisin. De ce fait, leur territoire s'est peu à peu réduit : les campagnes ont été occupées les unes après les autres par de nouveaux propriétaires fonciers, tandis que les villes, une fois conquises par Zanabzân, étaient repeuplées de sujets de l'Empereur.

La fragilité des positions tenues par les Wards sur le continent du Nord explique que beaucoup d'entre eux aient choisi de traverser la mer pour se réfugier sur le continent du Sud : cette migration, connue sous le nom de « Grand Exode » (*ar Wardwagan*), a dû se dérouler à partir du – IV^e siècle, et en tout cas elle s'est faite de plus en plus massive jusqu'au – I^{er} siècle. On estime que, dès le II^e siècle, les Wards étaient plus nombreux sur la rive sud que sur la rive nord de la mer de Twaragan.

L'importance quantitative et l'étalement chronologique de cette vague migratoire explique que les grandes cités du Nentan ont rapidement abrité des communautés de Wards : c'est le cas notamment d'Aên (où les Wards ont été majoritaires très tôt, peut-être avant le – III^e siècle) ou de Zagrân. Des communautés, plus petites, existaient dans d'autres villes des deux continents : ainsi à Zanabzân même, à Kerb, à Zarô.

La principauté de Qemael (III^e-I^{er} siècle av. Zaragabal)

L'affaiblissement démographique et politique des Wards du Boran a cependant amené la fondation de Qemael, cité nouvelle située à l'extrême sud du continent, en un lieu réputé facile à défendre. Cette ville a

sans doute vu le jour à la fin du – III^e siècle. Elle gouvernait un territoire qui s'étendait jusqu'à Magnôn, vers le nord, et Bar Mae, vers l'ouest. Qemael est restée pendant des siècles la plus grande ville des Wards du Boran. Elle était évidemment l'alliée d'Abwazarô contre Zanabzân, mais en a toujours été indépendante.

Le gouvernement de Qemael était original : c'était une monarchie élective dirigée par un prince régnant à vie. Plusieurs clans aristocratiques se disputaient la couronne à chaque élection, et nous connaissons le nom et les dates de règne de ces souverains, depuis Arnabâz Margôn (prince de – 160 à – 146 environ) jusqu'à Kamathar Wamaltôn (élu en – 72). L'indépendance de la cité a duré jusqu'à la fondation du royaume d'Aghâr par Zaragabal, le nouveau roi ayant repris à son compte le titre de « Prince de Qemael », d'abord décerné à son père, Abael Warathnanis.

Malgré la résistance de Qemael, le déclin du Boran était inéluctable. Les migrations ne sont en effet jamais faites en sens contraire, et les Wards établis dans le Nentan n'ont jamais tenté de se réinstaller dans le Boran. La découverte progressive de vastes territoires, fertiles et peu peuplés, dans la province du Sâ et la vallée du Galan les en a certainement dissuadés. Il faut dire aussi que la mer de Twaragan est dangereuse à cause de ses courants, et la traversée souvent fatale aux petites embarcations. Même si on n'a aucune idée de l'étendue des pertes, beaucoup de Wards ont dû périr, surtout dans les temps anciens, au cours du Grand Exode.

La cité d'Aên

Sans doute fondée à la fin du – V^e siècle par la reine légendaire Thybê, la cité d'Aên s'est rapidement imposée comme le refuge le plus sûr pour les Wards des deux rives. Une dynastie matriarcale, les Artaphân, y a régné jusqu'en l'an – 92. Les noms de ces souveraines nous sont connus par les annales de la ville. Un régime sénatorial a succédé à cette dynastie de femmes jusqu'en – 55, date à laquelle l'Empire de Kyra a imposé son protectorat sur la région d'Aên. C'est en particulier pour s'en libérer que le jeune Zaragabal a entrepris de fonder un nouvel État dans le Nentan.

On possède également une idée assez précise des autres peuples qui habitaient le Nentan pendant les trois premiers siècles avant Zaragabal. Outre les Gabanais installés au bord du Galan, il existait vers l'ouest un royaume assez puissant, dont la capitale était Aghâr Wael, près de Thôrmabôr. Les reines d'Aên ont contribué à affaiblir cet État rival qui, à son apogée, devait dominer toute la vallée du Galan jusqu'à Mazrâ. On situe au début du – II^e siècle le voyage légendaire d'Arkhan et le meurtre de Ghûl, roi d'Aghâr Wael.

La littérature avant Zaragabal

On ignore si la cité de Wagamarkan connaissait l'écriture, mais la tradition orale rapporte que celle-ci aurait été inventée au cours du III^e siècle avant Zaragabal. En fait, on pense que l'alphabet employé par les Wards à cette époque devait provenir de Zanabzân, mais on n'en a conservé pratiquement aucune trace.

Plusieurs raisons ont été avancées pour expliquer cette absence de sources écrites. On a dit que l'écriture était, chez les anciens Wards, une technique que maîtrisait seule la caste des mages et dont elle aurait cherché à éviter la diffusion. On pense aussi que la fabrication du papier ne donnait que de médiocres résultats, et que beaucoup d'archives ont pu se perdre simplement par l'effet du temps. Enfin, on évoque différents événements, comme l'incendie de la Tour Blanche de Qemael, en l'an – 130, qui aurait détruit le peu de textes existant à l'époque. Aucune de ces explications n'a pu être vérifiée de façon parfaitement satisfaisante. Il est probable, au demeurant, que l'absence d'une littérature écrite soit simplement liée au mode de transmission essentiellement oral des connaissances.

On n'en sait pas beaucoup plus au sujet de la langue que parlaient les Wards du Boran, même si l'on s'accorde en général sur l'existence d'un wardwesân archaïque, dont on a conservé quelques traces. La variété des dialectes attestés laisse entendre qu'il n'existait pas de langue unifiée sur le continent du Nord. On a réussi, cependant, à distinguer le dialecte de Qemael des autres parlers régionaux.

Les premiers auteurs dont on ait gardé la trace auraient ainsi vécu à Qemael au milieu du II^e siècle avant Zaragabal. On connaît ainsi un premier poète, Kemand, ainsi qu'un premier prosateur, Sabarmôn, même si rien ne semble avoir survécu de leur œuvre que des bribes dont l'authenticité est au demeurant controversée. Ces écrivains archaïques auraient vécu à la cour du prince Xamôn.

Parmi les textes authentiques les plus anciens, on signalera *Les Strophes de Margôn*, poème religieux probablement rédigé dans la région d'Abwazarô autour de l'an – 90. On possède également une *Généalogie des Dieux*, rédigée dans le dialecte de Qemael quant à elle, et datée de la moitié du I^{er} siècle avant Zaragabal. De même, on a quelques exemples de prières et de fragments mythologiques.

Quant à l'épopée nationale, *La Guerre de Wagamarkan*, nous n'en avons pas de version intégrale mais seulement quelques strophes, probablement mises par écrit au – I^{er} siècle.

Outre ces textes littéraires, dont la diffusion et l'usage ont dû être assez marginaux, on connaît un certain nombre de feuillets historiographiques.